

Europe Solidaire Sans Frontières > Français > Thèmes > Patriarcat, famille, féminisme (Théorie) > Quelles féminismes ? > Ecoféminisme > « **L'écoféminisme est un mouvement de femmes conscient que les luttes pour (...)**

« L'écoféminisme est un mouvement de femmes conscient que les luttes pour l'écologie et le féminisme contiennent les clés de la dignité humaine et de la soutenabilité dans l'égalité. »

mardi 29 novembre 2011, par [HERRERO Yayo](#), [TORTOSA Juan](#) (Date de rédaction antérieure : 28 novembre 2011).

Dans les pays francophones il y a peu de littérature sur l'écoféminisme et le peu qui existe est l'écoféminisme spiritualiste. D'autre part, l'écoféminisme est vu avec beaucoup de méfiance, y compris dans les milieux écologistes radicaux. D'un côté, ils voient ce mouvement naissant comme un retour mystique à la terre et de l'autre ils ne partagent pas l'idée que par le simple fait d'être femme il y a une relation plus directe et différente à la nature.

Pour nous éclairer un peu, nous [*solidarités*, Suisse] avons interviewé Yayo Herrero, professeur à l'Université Nationale d'Éducation à distance de Madrid et co-coordinatrice des Ecologistes en Action (Espagne).

Juan Tortosa - Qu'est-ce que l'écoféminisme et quelle est son histoire ?

Yayo Herrero - L'écoféminisme est un vaste mouvement de femmes né de la conscience de cette double problématique et de la conviction que les luttes, pour à la fois l'écologie et le féminisme, contiennent les clés de la dignité humaine et de la soutenabilité dans l'égalité.

Dans les mouvements de défense de la terre il y a eu et il y a beaucoup de femmes. On connaît le rôle des femmes dans le mouvement Chipko de défense des forêts, dans le mouvement contre les barrages du fleuve Narmada en Inde, dans la lutte contre les résidus toxiques du Love Canal, à l'origine du mouvement pour la justice de l'environnement aux Etats-Unis, comme celui de leur présence dans les mouvements locaux de défense des terres communales, dans la lutte pour l'espace public urbain ou pour des aliments sains. L'écologisme de beaucoup de femmes pauvres est un écologisme de qui dépend directement d'un environnement protégé pour pouvoir vivre.

Au milieu du siècle passé le premier écoféminisme a débattu des hiérarchies établies par la pensée occidentale et a revalorisé les termes de la dichotomie auparavant dépréciés : femme et nature. La culture masculine a déclenché des guerres génocidaires, la dévastation et l'empoisonnement de territoires, l'installation de gouvernements despotiques. Les premières écoféministes dénoncèrent les effets de la technoscience sur la santé des femmes et s'affrontèrent au militarisme et à la dégradation environnementale. Elles comprenaient ceux-ci comme des manifestations de la culture

sexiste. Petra Kelly est une de leurs représentantes.

Après ce premier écoféminisme, critique de la masculinité, ont suivi d'autres propositions principalement venues du Sud. Celles-ci considèrent les femmes comme porteuses du respect de la vie. Elles accusent le « mal-développement » occidental de provoquer la pauvreté des femmes et des populations indigènes, premières victimes de la destruction de la nature. C'est peut-être l'écoféminisme le plus connu. Dans ce vaste mouvement nous trouvons : Vandana Shiva, Maria Mies et Ivone Guevara.

Dépassant l'essentialisme de ces positions, d'autres écoféministes constructivistes (Bina Agarwal, Val Plumwood) voient dans l'interaction avec l'environnement l'origine de cette conscience écologiste particulière des femmes. C'est la division sexuelle du travail, la distribution du pouvoir et la propriété qui ont soumis les femmes et la nature à laquelle nous appartenons toutes et tous. Les dichotomies réductionnistes de notre culture occidentale doivent être rompues pour construire une convivialité plus respectueuse et plus libre.

Le mouvement féministe a vu dans l'écoféminisme un danger possible, étant donné le mauvais usage historique que le patriarcat a fait des liens entre femmes et nature. Puisque le danger existe, il convient de le délimiter. Il ne s'agit pas de glorifier la vie intérieure comme féminine, d'enfermer à nouveau les femmes dans un espace reproductif, en leur refusant l'accès à la culture, ni de les rendre responsables, s'il leur manque des occupations, de l'énorme tâche de sauver la planète et la vie. Il s'agit de dévoiler la soumission, de signaler les responsabilités et de co-responsabiliser les hommes et les femmes dans le travail de la survie.

Existe-t-il un écoféminisme anticapitaliste et cherche-t-il la convergence avec d'autres secteurs sociaux antisystème ? Tout projet émancipateur doit-il intégrer ce concept ? Quels sont les éléments principaux de cet écoféminisme ?

La notion de travail qui avait cours dans les sociétés pré-industrielles correspondait à l'idée d'une activité qui se déroulait de manière continue et qui était partie intégrante de la nature humaine. Cependant, il y a approximativement deux siècles, surgit une nouvelle conception forgée à partir du mythe de la production et de la croissance, qui réduit l'ample vision antérieure au domaine de la production industrielle salariée.

Cette réduction du large concept du travail à la seule sphère de l'emploi rémunéré occulte le fait que pour que la société et le système socio-économique se maintiennent, la réalisation d'une longue liste de tâches associées à la reproduction humaine est indispensable : la prise en charge des enfants, l'attention aux personnes âgées, la satisfaction des besoins de base, la promotion de la santé, le soutien émotionnel, l'encouragement à la participation sociale... Il s'agit en définitive d'une quantité énorme de temps de travail dont la finalité est d'assurer la satisfaction des besoins humains et le bien-être des personnes et qui du fait de la division sexuelle du travail imposée par l'idéologie patriarcale retombe majoritairement sur les femmes au sein du foyer.

Les économistes classiques, même s'ils ne concèdent aucune valeur économique à cet effort, ont au moins reconnu l'importance du travail domestique familial, et ont défini le salaire comme coût de reproduction historique de la classe travailleuse. Ils tendaient à reconnaître la valeur du travail domestique sans pour autant l'incorporer dans les cadres analytiques de la science économique.

Cette contradiction disparaît presque complètement avec l'économie néo-classique qui institutionnalise définitivement la séparation entre l'espace public et privé, entre la production marchande et la production domestique, marginalisant et occultant cette dernière. C'est cette ségrégation des rôles qui permet aux hommes de s'occuper à temps plein du travail marchand sans

les contraintes que constituent les tâches liées aux soins des personnes et de la famille ou à l'entretien des conditions d'hygiène du foyer. Ainsi s'est imposé une définition de l'économie qui ne s'occupe pas de la division sexuelle du travail et ne reconnaît pas le rôle crucial du travail domestique dans la reproduction du système capitaliste.

Cependant, bien que les travaux de soins soient fréquemment considérés comme des travaux séparés de l'environnement productif, ils assurent la production d'une « matière première » essentielle pour le processus économique conventionnel : la force de travail.

Le système capitaliste est dans l'impossibilité, dans le cadre de ses propres rapports de production, de reproduire la force de travail dont il a besoin. La reproduction quotidienne, mais surtout générationnelle, demande une quantité énorme de temps et d'énergie que le système serait dans l'impossibilité de rémunérer. Les processus d'éducation, de socialisation et d'attention aux personnes âgées sont complexes et impliquent des affects et des émotions qui permettent à chacune et chacun de se développer dans une certaine sécurité.

La pensée écoféministe anticapitaliste défend l'idée que le système socio-économique a la forme d'un iceberg. Le marché en est la partie flottante et visible. Sous la surface, avec une masse bien plus importante, se trouve le travail de maintien de la vie. Ces deux parties de l'iceberg sont bien différenciées. La principale est dissimulée à la vue mais les deux forment une unité indivisible. Sur la glace immergée du travail domestique et de la régénération des systèmes naturels, s'appuie et repose le bloc de l'emploi salarié de l'économie conventionnelle. L'invisibilité de la sphère centrée sur la satisfaction des besoins de base et du bien-être et qui absorbe les tensions, est indispensable au maintien à flot du système.

On peut dire qu'il existe une contradiction profonde entre le processus de reproduction naturelle et sociale et le processus d'accumulation du capital.

Si dans l'économie la reproduction sociale et de maintien de la vie primaient, l'activité serait dirigée vers la production directe de biens d'usage et non d'échange, et le bien-être serait une fin en soi.

Prioriser les deux logiques en même temps est impossible. Il faut donc en choisir une des deux. Etant donné que les marchés n'ont pas pour objectif principal de satisfaire les besoins humains, il n'y a aucun sens à ce que ceux-ci se convertissent en centre privilégié de l'organisation sociale.

L'obtention de bénéfices et la croissance économique ne doivent plus conditionner la distribution du temps, l'organisation de l'espace et les différentes activités humaines. Pour construire des sociétés basées sur le bien-être, il est nécessaire de les articuler autour de la reproduction sociale et de la satisfaction des besoins sans amoindrir l'importance de la base biophysique qui permet à notre espèce d'être en vie.

Les visions hétérodoxes de l'économie ont beaucoup à apporter au moment de reconfigurer la science économique. L'économie écologique nous démontre qu'une bonne partie de l'activité économique est nocive pour la vie, qu'elle consomme des quantités importantes de ressources sans générer de bien-être, et qu'elle crée même du mal-être. L'économie féministe renverse la catégorie du travail et remet au centre l'activité historiquement méprisée et sous-évaluée des femmes, activité qui est pourtant le socle de la vie quotidienne. Avec d'autres secteurs de l'économie critique, ces différentes visions et approches sont indispensables pour construire un nouveau modèle.

Nous reconnaître comme des êtres vulnérables ayant besoin de l'attention d'autres personnes au cours de notre cycle de vie permet de redéfinir et de compléter la notion de conflit capital-travail et d'affirmer que ce conflit va au-delà de la seule tension capital-travail salarié et reflète une tension

entre le capital et l'ensemble des travaux, ceux qui sont payés et ceux qui sont effectués gratuitement.

Rappelons-nous également que, dans une perspective écologique, la contradiction fondamentale qui existe entre le métabolisme économique actuel et la durabilité de la biosphère fait ressortir une importante synergie entre les visions écologistes et féministes. La perspective écologique démontre l'impossibilité physique de la société de croissance. Le féminisme rend palpable ce conflit dans le quotidien de nos vies et dénonce la logique de l'accumulation et de la croissance comme étant une logique patriarcale et androcentrique. La tension insoluble et radicale (à la racine) qui existe entre le système économique capitaliste et la soutenabilité de la vie humaine démontre, en réalité, une opposition essentielle entre le capital et la vie.

Placer la satisfaction des besoins de base et le bien-être dans des conditions d'égalité, comme objectif de la société et du processus économique, représente un important changement de perspectives. Cela situe la satisfaction des besoins qui permettent aux individus de grandir, de se développer et de vivre dignement, tout comme le travail et les productions socialement nécessaires à cela, comme un axe structurant de la société et par conséquent des analyses. Dans cette nouvelle perspective, les femmes ne sont pas des personnes secondaires, ni dépendantes, mais des personnes actives, actrices de leur propre histoire, créatrices de cultures et de valeurs du travail différentes de celles du modèle capitaliste et patriarcal.

Propos recueilli par Juan Tortosa

P.-S.

* Interview à paraître en Suisse dans le prochain numéro de « solidaritéS ».

* Traduction de l'interview de Yayo Herrero